ENTRE HISTOIRE ET MEMOIRE : UNE HISTOIRE SOCIALE DE LA MEMOIRE

François Dosse

Texte publié dans *Raison présente*, septembre 1998, p. 5-24.

« Cette expérience du mot qu'on sait et dont on est sevré est l'expérience où l'oubli de l'humanité qui est en nous agresse. Où le caractère fortuit de nos pensées, où la matière involontaire de notre mémoire et son étoffe exclusivement linguistique se touchent avec le doigt. C'est l'expérience où nos limites et notre mort se confondent pour la première fois. C'est la détresse propre au langage humain. C'est la détresse devant ce qui est acquis. Le nom sur le bout de langue nous rappelle que le langage n'est pas en nous un acte réflexe. Que nous ne sommes pas des bêtes qui parlent comme elles voient[1]. » Autant les mécanismes de la mémoire dans leur complexité que l'analyse historienne dans l'équivocité de son langage renvoient à cette proximité des difficultés du dire et a longtemps suscité un véritable recouvrement du niveau mémoriel par le niveau historique. Pour penser les relations entre mémoire et histoire, il a fallu d'abord dissocier ces deux plans pour en ressaisir en un second temps les interrelations.

La dissociation histoire/mémoire

Le mérite de la tentative de délimitation d'un objet mémoriel spécifique dans le champ d'investigation des sciences sociales revient au sociologue durkheimien Maurice Halbwachs. Il a opposé au début du siècle terme à terme les deux univers, plaçant du côté de la mémoire tout ce qui fluctue, le concret, le vécu, le multiple, le sacré, l'image, l'affect le magique, alors que l'histoire se caractériserait par son caractère exclusivement critique, conceptuel, problématique et laïcisant. Une distinction aussi radicale aboutit à la limite à n'envisager l'histoire qu'au point où s'achèverait la mémoire. Une telle distinction a été pour Maurice Halbwachs le point de départ d'une réflexion innovante sur la manière dont une mémoire collective s'enracine et s'attache à des communautés sociales concrètes[2]. Mais elle part du postulat d'une histoire qui serait du côté d'une physique sociale hors du vécu. En effet, Maurice Halbwachs s'efforce de distinguer en tous points histoire et mémoire et d'en donner un tableau antithétique. D'un côté, la mémoire est entièrement du côté du vécu, alors que « les événements historiques ne jouent pas un autre rôle que les divisions du temps marquées sur une horloge, ou déterminées par le calendrier[3]. » L'histoire se trouve donc reléguée à une temporalité purement extérieure, un temps du dehors, simple coquille vide et pur réceptacle du vécu existentiel. Alors que la mémoire est concrète et s'atteste des multiples lieux de cristallisation stendhalienne, l'histoire se trouve sur le versant de l'écart théorique. La discipline historique incarne donc « un savoir abstrait[4] » indispensable afin de restituer un passé hors de la dimension du vécu. Le recouvrement de la mémoire par l'histoire relève donc de la construction d'un mythe dans la mesure où pour Maurice Halbwachs « l'histoire ne commence qu'au point où finit la tradition, au moment où s'éteint ou se décompose la mémoire sociale[5]. » Il absolutise alors la coupure entre ce qu'il

---

[1] - Pascal Quignard, *Le nom sur le bout de la langue*, Folio, 1993, p. 57.
[2] - Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Alcan, Paris, 1925, Albin Michel, Paris, 1994.
[3] - Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, PUF, Paris, 1950, Albin Michel, Paris, 1997, p. 101 .
[4] - *Ibid.*, p.120.
[5] - *Ibid.*, p. 130.

considère comme deux dimensions irréductibles l'une à l'autre. La mémoire collective se présente comme un fleuve qui élargit son lit au gré de sa course sur une ligne continue, alors que l'histoire tranche, découpe des périodes et privilégie les différences, les changements et autres discontinuités : « Dans le développement continu de la mémoire collective, il n'y a pas de lignes de séparation nettement tracées, comme dans l'histoire[6]. » Par ailleurs, si la mémoire se situe du côté de la fragmentation, de la pluralité des groupes et des individus qui en sont les vecteurs éphémères ; l'histoire, elle, est du côté de l'unicité, de l'affirmation de l'Un : « L'histoire est une et l'on peut dire qu'il n'y a qu'une histoire[7]. » La conception qu'Halbwachs véhicule de la discipline historique est très étroitement « positive » afin de mieux faire valoir les droits de la nouvelle sociologie durkheimienne à embrasser tout le champ du social. Il présente en effet l'histoire comme le lieu de l'objectivité absolue, de la non-implication du sujet-historien, de la simple transcription de ce qui a été au plan purement factuel. La posture de l'historien est alors celle de Sirius, à l'abri de tout jugement normatif et à l'écart de toute attache mémorielle : « On ne peut rassembler en un tableau unique la totalité des événements passés qu'à la condition de les détacher de la mémoire des groupes qui en gardaient le souvenir[8]. » C'est ce travail de la coupure qui spécifie donc l'oeuvre historienne, détachée de son contexte, pour mieux assumer une position de surplomb au nom de l'efficience de sa méthode scientifique d'abstraction, et user de ses propres opérateurs, détachés de toute quête identitaire.

Cette coupure entre histoire et mémoire est la résultante de multiples transformations dans les processus de transmission entre générations. La première dissociation peut être repérée dans la substitution de la recherche des origines mythiques par le souci de dresser la liste généalogique des princes et des rois. Ce passage a donné naissance au genre des annales, codifiant les suites chronologiques par écrit. S'opère ainsi le passage de la culture orale à la culture écrite qui induit une première césure, décisive dans le rapport au passé, médiatisé par une caste de spécialistes, les scribes, passeurs obligés du présent au passé. Dans ce premier temps, les listes royales conservent un lien très puissant avec la mémoire collective. Comme le souligne Krzysztof Pomian, l'histoire n'est alors encore qu'une mémoire continuée, simplement couchée par écrit, jusqu'à ce qu'au XVe siècle, l'oeuvre historienne devienne l'oeuvre individuée d'un historien particulier et s'ouvre alors sur la question de la crédibilité du propos d'un individu qui n'est plus le témoin. Encore largement sous l'emprise des catégories de la mémoire, l'histoire est encore largement « événementielle, appréciative et qualitative... elle est toujours ouvertement égocentrique, organisée autour d'un Moi que ce soit le Moi individuel d'un mémorialiste ou le Moi collectif d'une cité, d'une dynastie, d'une Eglise, d'un diocèse, d'un monastère, d'une république, d'un royaume ou d'un empire dont l'historien reprend la perspective à son compte[9]. » Cette parenté rendra possible le processus de recouvrement artificiel, fonctionnel et de la mémoire par une histoire-mémoire mise au service d'un Etat-nation en voie de consolidation à l'époque moderne. Cependant les innovations techniques, et notamment la découverte de l'imprimerie qui permet une diffusion du livre à une autre échelle, vont accentuer une césure interne entre mémoire et histoire. Cette dernière va se situer du côté de la possible objectivation dans une relation d'extériorité vis-à-vis de la mémoire collective. En clivant ces deux dimensions, l'imprimerie « a contribué ainsi à éroder l'autorité du passé en général et à créer les conditions qui ont permis d'en faire un objet d'études[10] ». Cette coupure avec l'idée d'une perception transmise par l'oralité provoque l'accès de l'histoire au rang de connaissance médiate qui « signe son émancipation cognitive à l'égard de la mémoire[11] ». Les historiens deviennent alors les spécialistes de la critique de la mémoire, réitérant ainsi la supériorité accordée à la transmission écrite sur la transmission orale.

---

6 - *Ibid.*, p. 134.
7 - *Ibid.*, p. 135.
8 - *Ibid.*, p. 137.
9 - Krzysztof Pomian, « De l'histoire, partie de la mémoire, à la mémoire, objet de l'histoire », *Revue de métaphysique et de morale*, n°1, mars 1998, p. 82.
10 - *Ibid.*, p. 89.
11 - *Ibid.*, p. 97.

C'est à partir de cette césure que l'on a pu penser une mémoire dans son fonctionnement spécifique et c'est d'elle que part Pierre Nora lorsqu'il définit en 1984 l'objet des *Lieux de mémoire* : « Mémoire, histoire : loin d'être synonymes, nous prenons conscience que tout les oppose[12]. » La reprise de cette dichotomie a certes une valeur heuristique dans un premier temps, celui de la subversion intérieure d'une histoire-mémoire par une histoire-critique, mais elle fait très vite place, par l'effet même du chantier ouvert et en résonance avec la conjoncture marquée par le devoir impérieux de mémoire, à un rapprochement aussi inéluctable qu'enrichissant entre ces deux pôles que sont la mémoire d'un côté et l'histoire de l'autre, tous deux modifiés à l'épreuve de l'expérience d'une double problématisation au coeur de laquelle le caractère abstrait, conceptuel de l'histoire s'est transformé au point de renoncer à prétendre devenir une physique sociale coupée du vécu. Par ailleurs, la multiplication des études sur la mémoire collective a permis de mieux comprendre la complexité de son mode de fonctionnement et rendu possible son approche critique. Le faux dilemme du choix à faire entre le pôle d'une histoire fondée sur son contrat de vérité et celui d'une mémoire alimentée à l'aune de la fidélité se transforme aujourd'hui, à l'heure d'un véritable basculement historiographique, en conjonction nourrie de fidélités multiples à l'épreuve de la vérité exprimée par les travaux d'une nouvelle histoire sociale de la mémoire. Au premier mouvement qui assure le primat au regard critique, à la mise à distance, à l'objectivation et à la démythologisation, suit un second temps, complémentaire, sans lequel l'histoire serait pur exotisme, celui d'une recollection du sens, qui vise à l'appropriation des diverses sédimentations de sens léguées par les générations précédentes, des possibles non avérés qui jonchent le passé des vaincus et des muets de l'histoire.

Un moment mémoriel

L'engouement actuel pour la mémoire, cette demande pressante répond à une pluralité de raisons dont la conjonction pousse la France à une véritable situation de commémorite aiguë, au point que l'on peut parler avec Pierre Nora de « tyrannie de la mémoire[13] », véritable symptôme de la crise identitaire et de la difficile recomposition du vivre-ensemble à un moment où un certain nombre de repères semblent s'évanouir.

Le véritable séisme qui ébranle le rapport au temps des Français tient à la dissociation récente du couple histoire-mémoire qui a toujours fonctionné, surtout en France, dans une relation en miroir. Depuis les chroniqueurs du moyen-âge, en passant par les historiographes des rois, la volonté de l'Etat-nation de prendre en charge la mémoire nationale s'est constamment affirmée. Le point d'orgue de cette indistinction entre histoire et mémoire a été atteint au moment où la discipline historique s'est professionnalisée au cours de la IIIe République. Ernest Lavisse aura incarné cet âge d'or de l'histoire-mémoire, le moment où le schème national portait tout entier l'entreprise historienne et sa fonction identitaire. Ce modèle, fortement contesté par les *Annales* à partir de 1929 ainsi que par toutes les sciences sociales en voie d'émancipation au début du XXe siècle, va peu à peu régresser, au cours des années soixante-dix, avec la valorisation d'un regard plus critique et pluriel sur le passé.

Outre la perte de la vertu structurante de l'Etat-nation, d'autres mutations sont venues s'ajouter pour faire perdre de sa substance à cette indistinction entre mémoire et histoire. C'est ce qu'Henri Mendras qualifie de « seconde révolution française [14]», avec la fin de la France des terroirs, qu'il situe autour de 1965, mais dont les effets culturels différés se manifestent surtout à partir de 1975, accentués par la médiatisation et avec elle, par l'incursion d'autres repères à l'échelle mondiale qui relativisent les traditions locales. Dans le même temps, la crise des eschatologies révolutionnaires vient obscurcir l'horizon d'attente et déconstruit le rôle de passeur accordé au présent, qui n'était conçu auparavant que comme lieu transitoire entre un passé

---

12 - Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire », *in Les Lieux de mémoire*, tome 1, *La République*, Gallimard, Paris, 1984, p. XIX.

13 - Pierre Nora, « De l'archive à l'emblème », *Les Lieux de mémoire*, *Les France*, tome III, vol. 3, Gallimard, Paris, 1993, p. 1012.

14 - Henri Mendras, *La Fin des paysans*, Armand Colin, Paris, 1967

animé par un moteur de l'histoire et un futur prédéterminé. Cette opacification du futur a fortement contribué à brouiller la figure d'un passé au sein duquel on ne peut plus hiérarchiser ce qui relève d'un devenir potentiel et positif. Il en résulte une présentification : « Le présent est devenu la catégorie de notre compréhension de nous-mêmes. Mais un présent dilaté[15]. » L'effondrement du caractère unitaire et linéaire de l'histoire-mémoire portée par l'Etat-nation a suscité depuis les années soixante-dix une profusion de mémoires plurielles affirmant leur singularité et une richesse longtemps contenue à une existence souterraine : « Le passage de la mémoire à l'histoire a fait à chaque groupe l'obligation de redéfinir son identité par la revitalisation de sa propre histoire. Le devoir de mémoire fait de chacun l'historien de soi[16]. » Les années soixante-dix ont ainsi connu une véritable éclosion de récits de vie qui connurent un succès spectaculaire. On se souvient, parmi bien d'autres, de *Mémé Santerre*[17] , de *Gaston Lucas, serrurier* : « Il s'agissait à présent d'élaguer, d'ordonner et d'expliciter la parole de Gaston Lucas en prenant garde de la trahir [18] » et du fameux *Cheval d'Orgueil :* « Le présent livre a été écrit en Breton Armoricain. Il ne pouvait en être autrement, puisqu'il s'agissait pour moi de recréer une civilisation populaire bretonnante qui n'avait guère de contact avec la civilisation Française [19]. » L'horizon quantitativiste s'efface devant l'authenticité recherchée des voix multiples des individus porteurs d'une mémoire singulière, d'une culture étouffée. La conjoncture de double dévitalisation du cadre de l'Etat jacobin, par une poussée décentralisatrice et par l'affirmation d'un cadre européen de décisions, contribue aussi à une dissociation progressive de l'histoire et de la mémoire. C'est de l'intérieur même de cette fracture, de cette discontinuité, qu'est née une nouvelle conscience historiographique sur la base d'une problématisation possible de la mémoire par l'histoire et de l'histoire par la mémoire.

Problématiser la mémoire par l'histoire

Les récentes études d'histoire sociale de la mémoire montrent à quel point cette opposition canonique entre histoire et mémoire n'est pas pertinente. Le rapprochement même de ces deux notions rappelle la dimension humaine de la discipline historique. Cette mise en question de la séparation radicale, pratiquée par Maurice Halbwachs, et du recouvrement des deux domaines, pratiquée par l'Etat national, a pour effet un déplacement du regard historique, initié par Georges Duby dans son étude de la fameuse bataille de Bouvines[20] : il ne se limite pas à restituer ce qui s'est réellement passé, c'est à dire pas grand chose, en cet illustre Dimanche 27 juillet 1214, mais montre que ce qui constitue cette journée comme événement importe surtout par ses traces : « En dehors d'elles, l'événement n'est rien[21]. » Le souvenir si lointain de Bouvines n'a pu être conservé qu'à partir du moment où il a été entretenu, encadré dans la conscience collective. Les métamorphoses de cette mémoire deviennent donc objet d'histoire au même titre que l'effectivité de l'événement dans ses étroites limites temporelles. L'étude des jeux de la mémoire et de l'oubli des traces dévoile comment « la perception du fait vécu se propage en ondes successives[22] ». A travers une investigation systématique de la mémoire collective, Philippe Joutard est aussi précurseur dans ce domaine lorsqu'il se donne pour projet d'examiner les fondements de la rancoeur persistante qui opposait les deux communautés cévenoles. Il constate que ce clivage ne date en fait que de la deuxième moitié du XIXe siècle. Auparavant l'historiographie est unanime à réprouver la révolte camisarde. Elle n'a donc pas réussi à effacer les plaies et à ressouder la communauté régionale. Joutard fait alors l'hypothèse, qu'il teste auprès

---

[15] - Pierre Nora, « Comment on écrit l'histoire de France » *Les Lieux de mémoire*, *Les France*, tome III, vol. 1, 1993, , p. 27.

[16] - Pierre Nora, « Entre histoire et mémoire », *Les Lieux de mémoire*, tome 1, *La République*, *op. cit.* p. XXIX..

[17] - Serge Grafteaux, *Mémé Santerre*, Delarge, Paris, 1975.

[18] - Adelaïde Blasquez, *Gaston Lucas, serrurier*, Plon, Paris, 1976, p. 262.

[19] - Pierre-Jaquez Hélias, *Cheval d'Orgueil*, Plon, Paris, 1975, p. 548.

[20] - Georges Duby, *Le Dimanche de Bouvines*, Gallimard, Paris, 1973.

[21] - *Ibid.*, p. 8.

[22] - *Ibid.*, p. 14.

des paysans cévenols, d'une mémoire orale souterraine, et il entreprend la première véritable enquête historico-ethnographique à partir de 1967. Elle établit l'existence d'une tradition orale autour de l'événement traumatique de la révolte camisarde et de sa répression, mémoire refoulée mais enracinée : « Cette étude espère avoir montré qu'une recherche historiographique ne peut être séparée d'un examen des mentalités collectives[23]. »

Ce déplacement du regard historien correspond tout à fait au tournant historiographique actuel selon lequel la tradition ne vaut que comme traditionnalité, en tant qu'elle affecte le présent. La distance temporelle n'est plus alors un handicap mais un atout pour une appropriation des diverses stratifications de sens d'événements passés devenus événements « sursignifiés[24] ». Cette conception discontinuiste de l'historicité, privilégiant le caractère irréductible de l'événement, conduit à une mise en question de la vision téléologique d'une Raison historique s'accomplissant selon un axe orienté. L'attention à l'événementialisation fait écho à la réflexion développée en Allemagne dans les années vingt par Franz Rosenzweig[25], Walter Benjamin et Gershom Sholem, avec leur idée d'un temps de l'aujourd'hui, discontinu, sorti du continuisme progressif et de l'idée de causalité. Ils ont en commun, comme le montre Stéphane Mosès, de passer d'un « temps de la nécessité à un temps des possibles [26] ». Le messianisme juif, propre à ces trois auteurs en proie aux déconvenues de l'expérience directe de leur temps, échappe au finalisme pour privilégier les déchirures de l'histoire. Le paradigme esthétique sert ainsi à Walter Benjamin pour définir entre les divers moments du temps, « un lien qui ne soit pas un rapport de causalité [27] ». A partir d'une temporalité discontinue le sens se dévoile à partir d'un travail herméneutique fortement tributaire de l'instance du présent qui se trouve en situation prévalente, véritablement constitutif du passé. Ce n'est que dans l'après-coup, dans la trace que l'on peut prétendre ressaisir un sens qui n'est pas un *a-priori* : « Le modèle esthétique de l'histoire remet en question les postulats de base de l'historicisme : continuité du temps historique, causalité régissant l'enchaînement des événements du passé vers le présent et du présent vers l'avenir [28]. »

Cette approche créationniste de l'histoire implique la remise en cause de la distance instituée par la plupart des traditions historiographiques entre un passé mort et l'historien chargé de l'objectiver. Au contraire, l'histoire est à re-créer et l'historien est le médiateur, le passeur de cette re-création. Elle se réalise dans le travail de l'herméneute qui lit le réel comme une écriture dont le sens se déplace au fil du temps en fonction de ses diverses phases d'actualisation. L'objet de l'histoire est alors construction à jamais ré-ouverte par son écriture. L'histoire est donc d'abord événementialité en tant qu'inscription dans un présent qui lui confère une actualité toujours nouvelle car située dans une configuration singulière. Walter Benjamin opposait déjà à l'historicisme la transposition d'un modèle emprunté à la causalité mécanique dans lequel la cause d'un effet est recherchée dans la position d'antériorité immédiate sur la chaîne temporelle. Benjamin opposait à ce modèle scientiste « un modèle herméneutique, tendant vers l'interprétation des événements, c'est à dire vers la mise en lumière de leur sens [29] ».

Entre distance et appropriation

Cette reprise réflexive de l'événement sursignifié est à la base d'une construction narrative constitutive des identités fondatrices comme la prise de la Bastille pour la France ou le débarquement du Mayflower pour les Etats-Unis. Elle peut aussi devenir, face au mal extrême,

[23] - Philippe Joutard, *La légende des camisards,une sensibilité au passé*, Gallimard, Paris, 1977, p. 356.
[24] - Paul Ricoeur, « Evénement et sens », *Raisons Pratiques*, n° 2, 1991, p. 55.
[25] - Voir Paul Ricoeur, « La "figure" dans *L'Etoile de la Rédemption*, de Franz Rosenzweig », *Esprit*, 1988 ; repris dans *Lectures 3*, Le Seuil, 1994, p. 63-81.
[26]- S. Mosès, *L'ange de l'histoire*, Le Seuil, Paris, 1992, p. 23.
[27]- *Ibid.*, p. 122.
[28]- *Ibid.*, p. 126.
[29]- *Ibid.*, p. 161.

une identité négative de la collectivité internationale, comme c'est le cas pour Auschwitz. Ce déplacement de regard qui, sans nier la pertinence du nécessaire moment méthodique, critique, accorde une prévalence à la part interprétative de l'histoire, est défini par Pierre Nora lorsqu'il caractérise le moment historiographique actuel : « La voie est ouverte à une tout autre histoire : non plus les déterminants, mais leurs effets ; non plus les actions mémorisées ni même commémorées, mais la trace de ces actions et le jeu de ces commémorations ; pas les événements pour eux-mêmes, mais leur construction dans le temps, l'effacement et la résurgence de leurs significations ; non le passé tel qu'il s'est passé, mais ses réemplois successifs ; pas la tradition, mais la manière dont elle s'est constituée et transmise[30]. »

Ce qui est en jeu est la prise de conscience par les historiens du statut de second degré de leur discours. Entre histoire et mémoire, le fossé n'en est pas pour autant comblé. On peut éviter l'impasse à laquelle conduit une trop grande séparation, mais aussi le recouvrement des deux notions. A la valeur d'expertise de l'historien et valorisant le statut de la vérité dans sa recherche pour faire pièce aux négationnistes, laissant à la mémoire la fonction de la fidélité, on peut se demander ce que vaudrait une vérité sans fidélité ou une fidélité sans vérité. C'est par la médiation du récit qu'une articulation peut être réalisée entre ces deux dimensions.

A ce titre, la pratique psychanalytique peut être suggestive à l'historien : l'analysant parle et au travers de l'affleurement de l'inconscient dans son dire sous forme de bribes de récits incohérents, de rêves, d'actes manqués... l'objectif est d'aboutir à terme une mise en intrigue intelligible, acceptable et constitutive de son identité personnelle. Dans cette quête, le patient, selon Freud, passe par deux médiations. En premier lieu, celle de l'autre, de celui qui écoute, le psychanalyste. La présence d'un tiers qui autorise à raconter est indispensable à l'expression de la mémoire la plus douloureuse, traumatique. Le patient parle devant témoin et c'est ce dernier qui l'aide à lever les obstacles de la mémoire. La seconde médiation est celle du langage lui-même du patient qui est celui d'une communauté singulière : « J'emprunte les ressources d'une pratique sociale et dans cette pratique sociale du récit, j'ai rencontré le récit avant de me connaître moi-même. Je dirai même qu'il m'a été raconté avant que je ne raconte[31]. » Ces deux médiations donnent un enracinement social au récit pour le transmuer en pratique. Le dispositif de la cure, par la présence d'un tiers, crée une forme particulière d'intersubjectivité. Quant au dire lui-même du patient, ses récits tissés de récits qui le précèdent sont donc ancrés dans une mémoire collective. Le patient exprime une intériorisation de la mémoire collective qui croise sa mémoire personnelle, débordée par le souci de la communication, de la transmission intergénérationnelle, par l'injonction du *Zakhor* (Souviens toi !) de la tradition de l'Ancien Testament[32]. Cette mémoire relève donc d'un tissage à la fois privé et public. Elle advient comme émergence d'un récit constitutif d'une identité personnelle « enchevêtrée dans des histoires[33] » qui fait de la mémoire une mémoire partagée.

Le second grand enseignement que l'on peut tirer de la pratique analytique est le caractère blessé de la mémoire dont les mécanismes complexes visent à faire avec et donc à refouler les traumatismes subis et les souvenirs trop douloureux. Ceux-ci sont à la base de diverses pathologies. Deux essais de Freud ont pour objet le traitement du souvenir au plan collectif. Ils mettent en évidence, à une échelle individuelle, le rôle actif de la mémoire, le fait qu'elle engage un travail. La cure analytique contribue à un « travail du souvenir[34] » qui doit passer au travers des souvenirs-écrans, sources de blocages qui conduisent à ce que Freud qualifie de compulsion de répétition chez le patient condamné à résister en s'attachant à ses symptômes. Le second usage du travail de la mémoire invoqué par Freud est plus connu encore, c'est le

---

[30] - Pierre Nora, « Comment on écrit l'histoire de France ? », *op. cit.*, p. 24.

[31] - Paul Ricoeur, « Histoire, Mémoire, Oubli », Centre Beaubourg, « Les revues parlées », 24 janvier 1996.

[32] - Yosef Hayim Yerushalmi, *Zakhor*, La Découverte, Paris, 1984.

[33] - Wilhelm Schapp, *In Geschichten vestrickt*, Wiesbaden, B. Heymann, 1976 ; trad. fr. Jean Greisch, *Enchevêtré dans des histoires*, Cerf, Paris, 1992.

[34] - Sigmund Freud, *Erinnern, wiederholen und durcharbeiten*, (1914), dans *De la technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1953, p. 105-115.

« travail du deuil[35] ». Le deuil n'est pas seulement affliction, mais véritable négociation avec la perte de l'être aimé dans un lent et douloureux travail d'assimilation et de détachement. Ce mouvement de remémoration par le travail du souvenir et de mise à distance par le travail du deuil démontre que la perte et l'oubli sont à l'oeuvre au coeur même de la mémoire pour en éviter les troubles. Ainsi face aux injonctions actuelles selon lesquelles il est un nouvel impératif catégorique qui relève du devoir de mémoire, Ricoeur, s'inspirant de la pratique analytique, oppose une autre approche : « Je suis prudent sur le devoir de mémoire. Mettre à l'impératif la mémoire, c'est le début d'un abus. Je préfère dire le travail de mémoire[36]. »

Ricoeur voit dans ce phénomène une analogie possible au plan de la mémoire collective. La mémoire individuelle et collective ont toutes deux à maintenir une cohérence dans la durée autour d'une identité qui se tient et s'inscrit dans le temps et l'action. A ce titre, c'est à cette identité de l'*Ipse* [37], différente de la Mêmeté, que se réfère cette traversée expérientielle de la mémoire autour du thème de la promesse. On y constate aussi des situations très contrastées où l'on se confronte dans certains cas à « un passé qui ne veut pas passer » et dans d'autres cas à des attitudes de fuite, d'occultation consciente ou inconsciente, de négation des moments les plus traumatiques du passé. Les pathologies collectives de la mémoire peuvent tout aussi bien se manifester par des situations de trop-plein de mémoire, de ressassement dont la « commémorite » et la tendance à patrimonialisation du passé national en France donnent un bel exemple, que par des situations contraires de pas-assez de mémoire, comme c'est le cas dans tous les pays totalitaires où domine une mémoire manipulée : « Le travail de l'histoire se comprend comme une projection, du plan de l'économie des pulsions au plan du labeur intellectuel, de ce double travail de souvenir et de deuil[38]. » C'est ainsi que la mémoire est inséparable du travail d'oubli. Comme le rappelle Tzvetan Todorov : « La mémoire ne s'oppose nullement à l'oubli. Les deux termes qui forment contraste sont l'effacement (l'oubli) et la conservation ; la mémoire est, toujours et nécessairement, une interaction des deux[39]. » Borgès avait déjà illustré le caractère pathologique de celui qui retient tout jusqu'à sombrer dans la folie et l'obscurité avec son histoire de *Funes el memorioso*[40]. La mémoire est donc, à l'égal de l'histoire, un mode de sélection dans le passé, une construction intellectuelle et non un flux extérieur à la pensée. Quant à la dette qui guide « le devoir de mémoire » : elle est à la croisée de la triade passé-présent-futur : « Ce choc en retour de la visée du futur sur celle du passé est la contrepartie du mouvement inverse d'emprise de la représentation du passé sur celle du futur[41]. » Loin d'être un simple fardeau à porter par les sociétés du présent, la dette peut devenir gisement de sens à condition de ré-ouvrir la pluralité des mémoires du passé et d'explorer l'énorme ressource des possibles non avérés. Ce travail ne peut se réaliser sans dialectisation de la mémoire et de l'histoire, en distinguant sous le registre de l'histoire-critique la mémoire pathologique qui agit comme compulsion de répétition et la mémoire vive dans une perspective reconstructive : « C'est en délivrant, par le moyen de l'histoire, les promesses non tenues, voire empêchées et refoulées par le cours ultérieur de l'histoire, qu'un peuple, une nation, une entité culturelle, peuvent accéder à une conception ouverte et vivante de leurs traditions[42]. »

Le futur du passé

La mémoire pluralisée, fragmentée déborde aujourd'hui de toutes parts le « territoire de l'historien ». Outil majeur du lien social, de l'identité individuelle et collective, elle se trouve au

---

[35] - Sigmund Freud, *Trauer und melancolie*, « Deuil et Mélancolie », (1917), dans *Métapsychologie*, Gallimard, Paris, 1952, p. 189-222.
[36] - Paul Ricoeur, *Télérama*, 31 décembre 1997.
[37] - Voir Paul Ricoeur, *Soi-Même comme un autre*, Le Seuil, 1990.
[38] - Paul Ricoeur, « Entre mémoire et histoire », *Projet*, n° 248, 1996, p. 11.
[39] - Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, Arléa, Paris, 1995, p. 14.
[40] - Jorge Luis Borgès, « Funes ou la mémoire », *in Fictions*, Folio, Gallimard, Paris, 1957, p. 127-136.
[41] - Paul Ricoeur, « La marque du passé », *Revue de métaphysique et de morale*, n°1, mars 1998, p. 25.
[42] - *Ibid.*, p. 30-31.

coeur d'un réel enjeu et attend souvent de l'historien qu'il en donne, dans l'après-coup, le sens, à la manière du psychanalyste. Longtemps instrument de manipulation, elle peut être réinvestie dans une perspective interprétative ouverte vers le futur, source de réappropriation collective et non simple muséographie coupée du présent. La mémoire supposant la présence de l'absence reste le point de couture essentiel entre passé et présent, de ce difficile dialogue entre le monde des morts et celui des vivants. Science du changement comme le disait Marc Bloch, l'histoire emprunte de plus en plus les chemins obscurs et complexes de la mémoire jusque dans ses modes de cristallisation extrêmes autant idéels que matériels afin de mieux comprendre les processus de transformation, les résurgences et ruptures instauratrices du passé. Bien loin des lectures grillagères qui ne se donnent pour ambition que de combler des cases et de leur chercher des causes, l'histoire sociale de la mémoire reste attentive à toute altération comme source de mouvement dont il faut suivre les effets. Elle a pour objet un absent qui agit, un acte qui ne peut s'attester que s'il fait l'objet de l'interrogation de son autre : « Bien loin d'être le reliquaire ou la poubelle du passé, elle vit (la mémoire) de croire et des possibles et de les attendre, vigilante, à l'affût[43]. »

Les travaux se multiplient ainsi sur les zones d'ombre de l'histoire nationale. Lorsque Henry Rousso « s'occupe » du régime de Vichy, ce n'est pas pour répertorier ce qui s'est passé de 1940 à 1944. Son objet historique commence lorsque Vichy n'est plus un régime politique en exercice. Il s'avère comme survivance des fractures qu'il a engendrées dans la conscience nationale. C'est alors qu'il peut évoquer « le futur du passé[44]. » Sa périodisation utilise explicitement les catégories psychanalytiques, même si celles-ci sont maniées de manière purement analogique. Au travail de deuil de 1944-1954 suit le temps du refoulement, puis celui du retour du refoulé, avant que la névrose traumatique, ne se transforme en phase obsessionnelle. Au trop-peu de mémoire sur cette période a soudain succédé une période de trop-plein, au point qu'Henry Rousso ait éprouvé le besoin de publier en 1994 avec Eric Conan, *Vichy, un passé qui ne passe pas*[45]qui mettait en garde contre les abus de mémoire. Au-delà de ces retours pathologiques, le contexte est propice à ce recyclage incessant du passé. Il y a d'abord la crise de futur que connaît notre société occidentale qui incite à tout recycler en objet mémoriel. Par ailleurs, le règne de l'instantané que suscitent les moyens technologiques modernes a pour effet un sentiment de perte inexorable qui est combattu par une frénésie compulsive à redonner un présent à ce qui semble lui échapper. Cette réaction, légitime dans son principe, a pourtant un effet pervers, souligné récemment par Henry Rousso : « Cette valorisation empêche un réel apprentissage du passé, de la durée, du temps écoulé, et elle pèse sur notre capacité à envisager l'avenir[46]. »

La juste distance recherchée pour éviter la répétition des attitudes névrotiques est souvent difficile à trouver. Elle exige des passagers du présent que nous sommes, et en premier lieu des historiens, d'assumer et de transmettre la mémoire nationale lorsque se rompt le temps des témoins. C'est le cas pour l'histoire du génocide et pour la période vichyssoise de la France. Or, ce devoir de mémoire rappelle à l'historien sa fonction civique, celle d'une « sentinelle en faction[47] » qui ne produit pas sur les grands traumatismes collectifs du passé « un savoir froid. Il participe à la construction puis à la transmission de la mémoire sociale[48] ». L'histoire de la mémoire est un impératif et doit bénéficier de tout l'apport critique du métier d'historien si l'on veut éviter les pathologies d'une mémoire trop souvent aveugle, comme ce fût longtemps le cas à propos du régime de Vichy jusque dans les années soixante-dix. La connexion est devenue forte entre histoire et mémoire et sans ce lien l'histoire ne serait qu'exotisme, car pure extériorité, alors que Ricoeur rappelle à quel point le présent est affecté par le passé. A la faveur de ce rapprochement, et comme le précise bien Lucette Valensi, l'historien n'a pas de monopole : « Les

---

43 - Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, 1- *Arts de faire*, Folio, Paris, 1990, p. 131.

44 - Henry Rousso, *Le syndrome de Vichy*, Le Seuil, Paris, 1987; rééd. coll. « Points-Seuil », 1990,

45 - Henry Rousso, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Fayard, 1994, rééd. coll. « Folio-Histoire », Gallimard, 1996.

46 - Henry Rousso, *La hantise du passé*, Textuel, 1998, p. 36.

47 - Lucette Valensi, « Présence du passé, lenteur de l'histoire », *Annales E.S.C.*, mai-juin 1993, n° 3, p. 498.

48 - *Ibid.*, p. 498.

modes d'élaboration d'un grand traumatisme et les modes de transmission de la mémoire collective sont multiples[49]. » A cet égard, Pierre Vidal-Naquet signale d'ailleurs avec humour que l'histoire est trop sérieuse pour être laissée aux historiens, en rappelant que les trois oeuvres qui ont le plus compté pour la connaissance de l'extermination des juifs ne sont pas le fait d'historiens, mais l'oeuvre de Primo Levi (romancier), Raoul Hilberg (politologue) et Claude Lanzmann avec le tournage de *Shoah*[50].

Dans les années quatre-vingt, les remontées à la surface des propos des anciens collaborateurs et de leurs jeunes émules négationnistes rappellent l'historien à son devoir de mémoire, au contrat de vérité de la discipline à laquelle il appartient. C'est dans ce cadre que Pierre Vidal-Naquet a joué un rôle décisif dans une contre-offensive des historiens face à ces thèses négationnistes[51]. Quant aux rescapés de cette sombre période, ils ressentent l'urgence, celle de témoigner, de livrer leur mémoire aux générations futures par tous les moyens mis à leur disposition.

L'histoire de la mémoire est particulièrement exposée à la complexité par sa situation centrale, au coeur même de l'interrelation problématique pour toutes les sciences sociales entre l'individuel et le collectif. C'est ce qu'a bien montré Michaël Pollak à propos de la mémoire des déportés revenus des camps d'extermination. Enquêtant auprès de rescapées d'Auschwitz-Birkenau, il fait la démonstration que le silence n'est pas l'oubli. Le sentiment enfoui de culpabilité est au coeur du syndrome des survivants, pris entre la rage de transmettre et l'impuissance de communiquer[52]. D'où la fonction de ceux qui vont encadrer ces mémoires. Ils ont pour tâche de ressaisir les limites fluctuantes entre les possibles du dit et du non-dit, et de faciliter ainsi le travail de deuil des individus. Les mémoires collectives comme les mémoires individuelles sont sujettes à de multiples contradictions, tensions et reconstructions. C'est ainsi que « le silence sur soi -différent de l'oubli- peut même être une condition nécessaire de la communication[53]. »

La manière dont Lucette Valensi étudie la grande bataille des trois rois de 1578, un des plus sanglants affrontements du XVIe siècle entre Islam et Chrétienté, la conduit à une interrogation qui part des analyses de Ricoeur sur l'identité narrative afin de restituer les usages sociaux de la mémoire : « « Narration, dirons-nous, implique mémoire » : lisant cette proposition dans *Temps et Récit*, de Paul Ricoeur, j'ai fait comme si elle pouvait s'inverser. Le souvenir, c'est se raconter une histoire : par fragments, sans doute, par éclats dispersés, mais il faut une histoire... Il y a donc une forme d'activité narrative, de « mise en intrigue », qui m'autorisait à repérer les résurgences du souvenir dans les écrits que nous ont laissé Portugais et Marocains[54]. »

Entre ressassement et créativité

La mise en intrigue peut se mettre au service de la mémoire-répétition sous les formes ritualisées des commémorations. L'enjeu de celles-ci tient à la dialectique de l'absence rendue présente par une scénographie, une théâtralisation et une esthétisation du récit. Le rite permet d'entretenir la mémoire en réactivant la part créative de l'événement fondateur d'identité collective. Cette fonction du rite comme nécessaire coupure, repère dans l'écoulement indifférencié du temps, a été bien perçue par Saint-Exupéry : « Qu'est-ce qu'un rite ? dit le petit prince. - C'est aussi quelque chose de trop oublié, dit le renard. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure, des autres heures[55]. » Le rite est un marqueur d'identité par sa capacité de structuration de la mémoire, dont il représente la cristallisation par couches

---

[49] - *Ibid.*, p. 499.

[50] - Pierre Vidal-Naquet, « Le défi de la *Shoah* à l'histoire », dans *Les juifs, la mémoire et le présent*, II, La Découverte, Paris, 1991, p. 223-234.

[51] - Pierre Vidal-Naquet, *Les assassins de la mémoire*, La Découverte, Paris, 1987.

[52] - Michaël Pollak, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Métailié, Paris, 1990.

[53] - Michaël Pollak, "Mémoire, oubli, silence", dans *Une identité blessée*, Métailié, Paris, 1993, p. 38.

[54] - Lucette Valensi, *Fables de la mémoire. La glorieuse bataille des trois rois*, Le Seuil, Paris, 1992, p. 275.

[55] - Antoine de Saint-Exupéry, *Le petit prince*, Gallimard, Paris (1946), 1988, p. 70.

successives, sédimentées. La mémoire collective ne se situe pourtant pas exclusivement sur l'axe de la remémoration, car la médiation même du récit la porte du côté de la créativité et contribue à forger une nécessaire reconstruction, au sens que Jean-Marc Ferry attribue au registre reconstructif du discours[56].

L'équilibre est difficile à trouver entre d'une part le ressassement du même, de l'identique, qui peut représenter une fermeture à l'autre, et d'autre part l'attitude de fuite vis-à-vis du passé, du legs mémoriel transmis, à la manière de Nietzsche : « Il est possible de vivre, et même de vivre heureux, presque sans aucune mémoire, comme le montre l'animal ; mais il est absolument impossible de vivre sans oubli. Ou bien, pour m'expliquer encore plus simplement sur mon sujet : il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique, au-delà duquel l'être vivant se trouve ébranlé et finalement détruit, qu'il s'agisse d'un individu, d'un peuple ou d'une civilisation[57]. » Cette attitude a le mérite de rappeler le nécessaire oubli, mais poussée à l'extrême, elle peut être source de pathologies profondes de la mémoire et donc de l'identité. L'oubli peut être conçu dans une perspective constructrice, c'est ce que montre Ernest Renan dans sa communication de 1882 sur « Qu'est-ce qu'une nation ? », évoquant un véritable paradoxe de l'identité nationale, plébiscite de tous les jours, à l'intérieur de cette tension entre une adhésion à un patrimoine commun et un oubli des plaies et traumatismes passés : « L'oubli, et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation[58]. » Cet oubli nécessaire rappelle que ce n'est pas au passé de régir le présent mais au contraire à l'action présente d'user du gisement de sens de l'espace d'expérience. C'est la démonstration à laquelle s'est employé Jorge Semprun dans *L'écriture ou la vie* lorsqu'il raconte comment, ancien déporté ayant traversé l'indicible et la mort, il a dû choisir l'oubli temporaire pour continuer à vivre et à créer. Mais l'oubli des événements traumatiques peut aussi avoir pour effet leur retour sous la forme de spectres qui hantent le présent. La mémoire flotte alors dans une zone d'ombre, non assignée, condamnée à l'errance, et peut se manifester de manière dangereuse là où on ne l'attend pas, pouvant être à l'origine de violences apparemment incongrues.

Au-delà de la conjoncture mémorielle actuelle, symptomatique de la crise d'une des deux catégories méta-historiques, l'horizon d'attente, l'absence de projet de notre société moderne, Ricoeur rappelle la fonction de l'agir, de la dette éthique de l'histoire vis-à-vis du passé. Le régime d'historicité, toujours ouvert vers le devenir, n'est certes plus la projection d'un projet pleinement pensé, fermé sur lui-même. La logique même de l'action maintient ouvert le champ des possibles. A ce titre Ricoeur défend la notion d'utopie, non quand elle est le support d'une logique folle, mais comme fonction libératrice qui " empêche l'horizon d'attente de fusionner avec le champ d'expérience. C'est ce qui maintient l'écart entre l'espérance et la tradition [59]. " Il défend avec la même fermeté le devoir, la dette des générations présentes vis-à-vis du passé, source de l'éthique de responsabilité. La fonction de l'histoire reste donc vive. L'histoire n'est pas orpheline, comme on le croit, à condition de répondre aux exigences de l'agir. La fracturation des déterminismes induite par la réouverture sur les possibles non avérés du passé, sur les prévisions, expectations, désirs et craintes des hommes du passé, permet d'atténuer la fracture postulée entre une quête de la vérité qui serait l'apanage de l'historien et une quête de fidélité qui serait du ressort du mémorialiste. La construction encore à venir d'une histoire sociale de la mémoire permettrait de penser ensemble ces deux exigences : « Une mémoire soumise à l'épreuve critique de l'histoire ne peut plus viser à la fidélité sans être passée au crible de la vérité. Et une histoire, replacée par la mémoire dans le mouvement de la dialectique de la rétrospection et du projet, ne peut plus séparer la vérité de la fidélité qui s'attache en dernière analyse aux promesses non tenues du passé[60]. » Ainsi le deuil des visions téléologiques peut devenir une chance pour revisiter à partir du passé les multiples possibles du présent afin de penser le monde de demain.

---

56 - Jean-Marc Ferry, *Les puissances de l'expérience*, Cerf, Paris, 1991.

57- Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*, II, (1874), Gallimard, Paris, coll. « Folio-essais », p. 97.

58 - Ernest Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ? », Conférence faite en Sorbonne le 11 mars 1882, Presses-Pocket, Agora, Paris, 1992, p. 41.

59- Paul Ricoeur, *Du texte à l'action*, Le Seuil, Paris, *op.cit.*, p. 391.

60 - Paul Ricoeur, « La marque du passé », *Revue de métaphysique et de morale*, n°1, 1998, p. 31.